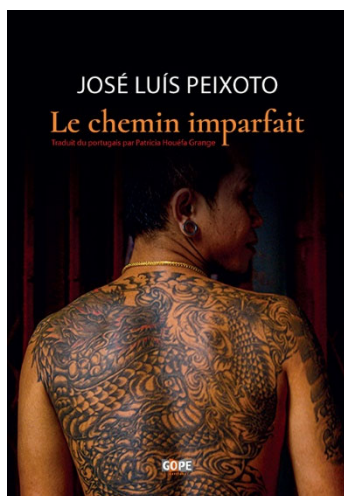


REVUE DE PRESSE



Le chemin imparfait

José Luís Peixoto

Traduit du portugais par Patricia Houéfa Grange

Roman non fictionnel

13 x 19 cm

214 pages

ISBN 979-10-91328-72-2

18€85

Éditions Gope, février 2023

www.gope-editions.fr/livre/le-chemin-imparfait



Article d'origine (Brésil) :

<http://www.aescotilha.com.br/literatura/ponto-virgula/jose-luis-peixoto-o-caminho-imperfeito-dublinense-resenha>

JOSÉ LUÍS PEIXOTO ET LE LYRISME DE L'EXOTIQUE DANS *LE CHEMIN IMPARFAIT*

Journal de bord de son voyage en Thaïlande, *Le chemin imparfait*, de José Luís Peixoto, est une lettre d'amour à l'inconnu.

Jonatan Silva¹, 13 mars 2020

Si pour Pessoa (1888 – 1935) naviguer et vivre étaient des verbes qui n'allaient pas ensemble – le premier transitif et l'autre pas –, dans l'œuvre d'un autre Portugais, **José Luís Peixoto**, ces deux mots ne peuvent exister que côte à côte. *Le chemin imparfait*, que les gauchos de Dublinense² viennent de publier, est le journal de bord du voyage que l'écrivain a fait en Thaïlande, à l'image de ce qu'il avait déjà écrit à propos de sa traversée de la Corée du Nord dans *Dentro do segredo*, ou même – de façon beaucoup plus subjective – de son Galveias natal, éponyme d'un autre livre de l'auteur³.

Peixoto est iconoclaste : il renverse les idoles – les lieux communs, sans mauvais jeu de mots puisqu'on parle de voyages – pour donner la parole à l'exotique. Que ce soit à travers

¹ Écrivain, journaliste et critique littéraire.

² L'éditeur pour le Brésil.

³ Publié néanmoins en français sous le titre *Soufre*.

l'intrigue des jeunes qui ont expédié des morceaux de corps mutilés aux États-Unis, les techniques de pompoarisme ou l'obsession d'un roi pour son ami canin – qui s'est traduite par une biographie de cette créature et des peines disproportionnées prononcées à l'encontre de qui-conque ayant offensé l'animal –, l'auteur portugais crée un récit sentimental et géographique, une balade à travers les chemins étranges de l'inconnu. C'est le lointain qui « perd en éloignement une fois qu'on s'y est rendu » que Peixoto évoque dès le début du livre.

Dans une certaine mesure, *Le chemin imparfait* est une spéculation sur le différent, un essai engagé sur le fait d'être aveugle alors qu'on est capable de voir. La Thaïlande que cette œuvre présente est un chemin de traverse entre passé et présent, une ligne ténue entre technologie et ancestralité. Cette idée – et impression – de rupture parcourt l'intégralité du récit. Tout d'abord, du fait de l'étrangeté et ensuite, ultérieurement – peut-être en deuxième lecture –, du fait que ce texte nomme tout ce qui, pour la culture occidentale, semble innombrable. Ce sont des espaces laissés libres que l'invisible emplit, tel un kaléidoscope impossible à décrire.

Peixoto est face au sphinx, sur le point d'être dévoré : « *Au cœur des troncs, comme un secret, le village de Mae Kampong a de nouveau surgi sous nos yeux – étendue de toitures irrégulières, enterrées au fond d'une vallée, entre deux versants d'un vert dense. La nature engloutissait Mae Kampong ou, alors, c'était Mae Kampong qui sombrait dans la nature.* »

Cependant, face à cet abîme, une forme de complicité entre proie et chasseur résiste, les rôles s'inversant en permanence. Tantôt c'est le narrateur qui chasse ce que les villes ont à offrir, tantôt c'est la Thaïlande elle-même qui le poursuit de ses traditions parfois peu compréhensibles. « *Sans passé, il est impossible d'écrire* », avait-il un jour déclaré à **Escotilha**. Dans *Le chemin imparfait*, tout comme dans *La mort du père*, il traverse le vide. Dans les deux, c'est un auteur qui se trouve confronté à la désolation. Dans le premier, le vide est un produit de ce qu'on ne sait pas – culture, peuple, usages –, dans le deuxième, c'est l'absence qui donne le ton à ce vide.

Ce qui unit les deux, c'est le silence : « *Le silence de l'église était parfait pour nous emplir de nos voix chuchotées – dans le dos ou en l'absence de la religieuse. Nous ne parvenions pas à résister à la surexcitation d'être ensemble, tout était amusant – une grimace, un geste. Nous avions tous sept ans, nous étions tous en deuxième année.* »

Pour se pencher sur l'exotique, Peixoto choisit le lyrisme, la beauté. Au milieu du chaos, et des multiples possibilités d'effondrement, *Le chemin imparfait* est un message d'amour à l'inconnu, un voyage intime à travers l'univers de l'écrivain lui-même.

Article d'origine (Brésil) :

<https://papeisjlp.blogs.sapo.pt/sobre-o-caminho-imperfeito-in-estado-de-63776>

O Estado de São Paulo (Brésil), 31 mai 2020

Bien que José Luís Peixoto soit l'un des plus célèbres écrivains portugais, son livre *Le chemin imparfait* – publié en 2017 au Portugal et désormais au Brésil –, commence par une phrase morbide qui n'est pas sans rappeler les incipit de deux romans français, le classique *L'Étranger* d'Albert Camus, et le contemporain *Chanson douce* de Leïla Slimani : « *Une des boîtes en plastique contenait la tête d'un bébé.* »

Au fil de chapitres vifs, Peixoto entreprend une narration au rythme de thriller policier, mais dans un registre entre prose poétique et roman de voyage afin de résoudre le mystère de ces étranges morceaux de corps humains découverts dans des colis en Thaïlande.



Article d'origine :

<https://reportersombra.com/o-caminho-imperfeito>

LE CHEMIN IMPARFAIT DE JOSÉ LUÍS PEIXOTO

Pedro Carramão⁴, 3 avril 2019

De ce livre de José Luís Peixoto, n'attendez ni fiction, ni littérature de voyage, comme certains pourraient l'escompter à la première impression. *Le chemin imparfait* est divisé en trois parties, chacune composée de plusieurs blocs de textes [...]. La photographie de la couverture est l'œuvre de l'auteur lui-même, prise dans un moment singulier, comme décrit dans le livre.

Dès le début de la première partie, José Luís Peixoto commence par perturber le lecteur avec la description de l'envoi de trois colis contenant la tête d'un bébé, le pied droit d'un enfant coupé en trois morceaux, des bouts de peau humaine tatouée et un cœur humain. Ces paquets, expédiés en tant que « *jouets pour enfants* », avaient pour destination trois adresses à Las Vegas, mais ne sont jamais parvenus à quitter Bangkok.

Dans ce livre, l'auteur nous fait voyager à travers les rues de Bangkok, avec sa circulation, ses motos-taxis, sa cuisine de rue, ses lumières, son bruit, ses aspects historiques et culturels ainsi que ses vécus.

Pendant, cette Thaïlande (celle de l'auteur, car chacun a *sa* Thaïlande) est aussi le point de départ vers d'autres lieux (à travers des parallélismes tracés par l'auteur), qu'il s'agisse de sa terre natale à Galveias, de Lisbonne ou de Las Vegas. La Thaïlande qui se reflète en divers événements et lieux.

À partir de la deuxième partie, le livre prend un chemin encore plus intimiste, où plusieurs événements sont mis en relation entre les différentes générations – père – auteur – fils. Ou, par exemple, la comparaison entre sa mère dans les rues de Galveias, après les courses du samedi, et dans les rues de Las Vegas, face aux casinos.

Deux questions vitales pour l'auteur surgissent également : Pourquoi j'écris ? Pourquoi je voyage ? La recherche de réponses, chemins, pour l'écriture, de ce qui deviendra ce *Chemin imparfait*.

En somme, *Le chemin imparfait* est un livre d'autoanalyse, d'introspection, d'évaluation, de réflexion. La vie est un chemin qui arrive par l'arrière, c'est là que nous nous trouvons et c'est là que nous allons, dans les différents voyages et les divers chemins, imparfaits, qu'ils soient à Bangkok, Las Vegas ou Galveias.

Un livre avec passé, présent et avenir.

Un style qui porte la marque JLP, écrivain lucide et généreux.

⁴ Écrivain.



Article d'origine (Portugal) :

<https://papeisjlp.blogs.sapo.pt/jornal-de-letras-novembro-2017-59893>

Critique publiée dans le numéro de novembre 2017 de la revue portugaise *Jornal de Letras*, dans un dossier spécial consacré à José Luís Peixoto, à l'occasion de la publication de *Le chemin imparfait*.

VOYAGE INITIATIQUE

Miguel Real

José Luís Peixoto (JLP) a atteint l'âge du milieu de la vie et, dans le registre de la « non-fiction » (texte de la quatrième de couverture), il a accompli un voyage au fond de son existence, résumé dans son dernier livre, *Le chemin imparfait*. On notera que le titre n'indique pas « un » (indéterminé), mais « le » chemin, bien défini, « son » chemin. Bien que ce voyage soit profane, il est réellement initiatique puisqu'il a pour objectif d'atteindre la connaissance de soi et d'identifier les tentacules existentiels liés à sa vie, aux autres et au monde. Il ne s'agit pas d'un voyage d'agrément, d'un voyage touristique, ou d'un voyage pour une commande de reportage, mais d'un voyage au bout ou au fond de soi-même et, par la voie du chemin parcouru, pour développer et atteindre une connaissance de soi synthétique et éclairante sur sa propre vie.

C'est en ce sens que [...] son nouveau livre [...] est une quête à des fins de connaissance, non pas matérielle, non pas historique, mais, selon la très ancienne devise de Socrate, de connaissance de soi. Néanmoins, comme chez Socrate, le résultat atteint et le chemin parcouru en tant que contenu concret du voyage n'ont pas pleinement satisfait l'auteur/narrateur [...] : il a aimé et il n'a pas aimé ce voyage.

Il l'a aimé parce qu'il a découvert les raisons pour lesquelles il écrit [...] et celles pour lesquelles il voyage [...] – nous ne les révélerons pas pour ne pas gâcher le plaisir de la découverte au lecteur ; il a aimé parce qu'il a cimenté les liens familiaux [...] et l'amitié avec Makarov, compagnon de l'un des voyages, vieil ami du studio de tatouage dans le Bairro Alto [...] ; il a aimé parce que face à deux villes, la plus profane et matérialiste au monde, Las Vegas/États-Unis, et l'une des plus religieuses et/ou spirituelles, Bangkok/Thaïlande, il a été confronté à lui-même, à ses limites citoyennes et mentales ; il a aimé parce qu'il a détecté des fils conducteurs fluides entre son enfance et son adolescence dans un hameau de l'Alentejo, benjamin d'un menuisier, et l'adulte écrivain et voyageur ; une vie non pas artificielle, mais authentique, autrefois comme aujourd'hui. Il a aimé, enfin, parce qu'il a découvert le fil conducteur ontologique de l'ensemble de son existence, il a réalisé qu'il n'a pas vécu inutilement, et que ce qu'il a accompli (écrire, voyager) demeurera dorénavant au cœur de sa vie.

Il n'a pas aimé parce qu'il s'est aperçu que le chemin est « imparfait » : « Plus j'essaie de me connaître, plus je me rends compte à quel point je suis loin de me connaître. Plus j'éclaire, plus j'ai conscience des distances énormes qu'il reste à éclairer. » [...] ; il n'a pas aimé parce

qu'il a pris conscience qu'il n'est pas sujet de son existence : l'intégralité de l'article numéro 27, trop long pour le transcrire ici ; il n'a pas aimé, parce qu'il a réalisé que le chemin est le lieu de l'imperfection et que le voyage, si long soit-il, est toujours inachevé : « *Je ne suis pas mon corps, je ne suis pas mon nom, je ne suis pas cet âge, je ne suis pas ce que je possède, je ne suis pas ces mots, je ne suis pas ce qu'on dit que je suis, je ne suis pas ce que je pense que je suis.* » [...]. Il n'a pas aimé parce qu'il a réalisé qu'une grande partie de ce qu'il est en tant qu'écrivain lui est extérieur, qu'il ne s'agit que d'un maillon du « chemin » : « *Je suis un chemin. Je suis quelque chose qui vient d'avant, qui m'a été transmis par mon père. Lui aussi l'a reçu. (...) Je suis quelque chose qui se poursuivra après moi, que je transmets à mes fils.* » [...]. Et, plus radical, à la p. 169, à propos de la décision impulsive de partir pour ces deux villes : « *Quelqu'un déciderait-il de quelque chose ?* »

La cohésion du récit est apportée par l'histoire macabre de plusieurs colis contenant la tête d'un bébé, le pied droit d'un enfant coupé en trois morceaux, des bouts de peau tatouée et un cœur humain, que quelqu'un a envoyés à Las Vegas depuis un bureau de poste à Bangkok. Racontée à la première page, cette histoire surgit par intermittence dans le texte, de nouvelles informations s'ajoutant au fur et à mesure, jusqu'à la conclusion en dernière page du livre. Le lecteur ne sait pas si cette histoire, insérée dans le texte presque à la manière d'une confession, est réelle. Puisqu'elle est alimentée par la « non-fiction », on peut supposer qu'elle l'est.

Bilan final du voyage : « *Les mots sont des miroirs imparfaits. Écrire, malgré toutes les insuffisances, c'est ce que je sais faire pour découvrir qui je suis* » (p. 124), et, une fois interprétés le passé et le présent, l'auteur/narrateur conclut : « *Le vieux que j'imagine que je serai est le vieux que j'aimerais être* » (p. 163), même si l'enfant imaginé n'était pas l'enfant réel, celui qu'il a effectivement été, cet enfant est le seul que la mémoire peut concevoir et, par conséquent, l'autre, le réel, n'existe pas.

Rappelons à l'auteur-narrateur la superbe fin des *Pérégrinations portugaises* de José Saramago : « *Le voyage ne finit jamais. Ce sont les voyageurs qui finissent. Et eux aussi peuvent se prolonger en mémoire, en souvenir, en récit. (...) Il faut recommencer le voyage. Toujours.* » Dans le cas de JLP, tracer jusqu'à la fin de sa vie, que nous lui souhaitons longue, un nouveau « *chemin imparfait* ».

Un seul défaut : José Luís Peixoto a traversé le Mékong en oubliant que c'est là que Luís de Camões a fait naufrage.

Traduit du portugais par Patricia Houéfa Grange.